

## CHAPITRE PREMIER

### PRESQUE FEMME

À l'intérieur du château d'Esseg, dont la silhouette romantique mettait une note dans ce coin de la campagne hongroise, il y avait, cette nuit-là, deux êtres qui ne parvenaient pas à s'endormir parce qu'un flot de pensées roulait dans leur cerveau comme les ondes déchaînées d'un torrent : d'une part la châtelaine, la belle et troublante comtesse Myrtille d'Esseg et d'autre part le jeune homme qui passait pour sa « protégée ».

Car les murs crénelés du château d'Esseg abritaient un mystère que nulle curiosité n'avait encore pénétré : la jeune Française ramenée de Paris par la fantasque comtesse, Mlle Frédérique de Montignac, était en réalité, un jeune homme et, de plus l'esclave de sa prétendue protectrice. Toutes deux, avant de s'endormir, rêvaient aux incidents de l'inoubliable soirée qu'elles venaient de vivre.

Le jeune Frédéric de Montignac avait, ce soir-là, débuté sous le nom de Fridoline dans la première représentation de la nouvelle revue de l'« Empire-Théâtre ». Vêtu d'une toilette d'un chic audacieux, très déshabillante et infiniment suggestive, il avait tenu avec succès un rôle de second plan qui comportait une exhibition et quelques couplets chantés à l'avant-scène, et personne n'avait soupçonné son véritable sexe.

Son entrée avait été accueillie par un murmure approbateur ; des applaudissements avaient souligné les œillades langoureuses et les gestes provocants dont il accompagnait son morceau enlevé avec brio, et il avait pu reprendre sa

place au fond de la scène sans qu'un doute fût venu à quiconque sur l'authenticité de la belle fille qui venait de faire passer sur la salle le frisson d'une excitation sensuelle.

Myrtille repassait dans son esprit les extraordinaires minutes qu'elle avait vécues au fond de l'avant-scène d'où elle observait la jolie débutante. Quoiqu'elle fut certaine d'avoir merveilleusement réussi la métamorphose réalisée par son caprice pervers, la comtesse ne laissait pas que d'être un peu inquiète sur l'issue de l'expérience. C'est qu'il ne s'agissait plus de promener dans la foule d'un concert ou d'une exposition un jeune homme vêtu, coiffé, chaussé, ganté, maquillé et paré avec la plus élégante recherche; l'épreuve était autrement redoutable puisque «Fridoline» devait se produire en pleine lumière, tout le buste nu, les jambes moulées dans de luxueux bas de soie, et s'avancer sous les feux de la rampe pour jeter au public, avec les gestes appropriés, quatre couplets écrits pour une voix de femme.

Or, l'essai avait réussi au-delà de toute espérance; rien n'avait décelé, dans le groupe des théâtreuses, la présence d'un homme; la démarche, l'attitude, les gestes, les jeux de physionomie, tout était bien d'une femme.

Myrtille avait appréhendé quelque oubli ou quelque maladresse, un rien qui eût détoné et fâcheusement dévoilé la supercherie; or rien de tel ne s'était produit. Et la chose ne pouvait se produire puisque chez Fred – ou Frida, comme l'appelait Myrtille – il y avait non pas «travestissement» mais «transformation».

La comtesse sentait bien maintenant à quel point lui appartenait en propre l'être dont elle avait hérité puisqu'elle avait changé non seulement son apparence physique, mais son caractère, ses goûts et sa mentalité, condition indispensable à la pleine réussite de l'expérience tentée; et ce jeune homme lui appartenait bien, incontestablement asservi, puisqu'elle l'avait façonné, modifié, métamorphosé et qu'elle avait fait de lui un esclave féminin.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Ce début résume les volumes qui précèdent celui-ci, et principalement *Fridoline*, le dernier de cette série.

Quant à Fred de Montignac, devenu théâtreuse sous ce nom de Fridoline qui figurait sur les affiches et les programmes, il ne pouvait s'empêcher de songer à tout le chemin parcouru depuis le jour où, gamin turbulent, il avait été dompté par l'autoritaire Anglaise qui lui avait imposé les vêtements et les occupations des filles; puis il rêvait à cette féminisation progressive qu'avait entreprise et poursuivie avec passion sa belle tante, la baronne de Saint-Genest, et que devait achever la romanesque Hongroise à qui la baronne l'avait légué par testament.

Il revoyait enfin cette fameuse et triomphale soirée et il devait s'avouer la présence en lui-même d'un sentiment nouveau, d'une nouvelle façon de sentir. .

Les applaudissements avaient versé en lui une ivresse singulière, mais qui n'était nullement une gloriole due à un succès d'artiste et de la même nature que celle qui eût grisé un jeune homme; plus et mieux que ces marques extérieures de satisfaction il avait goûté l'émotion trouble qu'il faisait naître dans la partie masculine de l'assistance; c'était véritablement en femme qu'il avait perçu l'émoi éprouvé par un nombre considérable de spectateurs.

Le germe féminin, placé en lui par ses dominatrices successives, s'était développé; une seconde nature s'était greffée sur sa nature première, prédominait au détriment de l'autre qui s'atrophiait et finirait, si cela continuait ainsi, par s'annihiler.

Pendant le temps qu'il avait détaillé et nuancé les couplets, il était devenu une femme, ajoutant au charme de la voix, de l'attitude, du regard, du sourire et du geste, la séduction latente de son sexe. Et lui-même jouissait non pas d'agir sur cette foule par l'adresse qu'il possédait dans son art, mais bien de la dominer par la puissance d'une féminité acquise sans doute mais irradiante et puissante comme si elle avait été native, comme si elle avait été un don de la nature au lieu d'être l'œuvre de Mrs Stockley, de la baronne de Saint-Genest et de la comtesse d'Esseg.

Myrtille, qui ne savait pas encore, qui ne pouvait démêler ce qui se passait en Fridoline, ne se doutait pas que la réussite de son audacieux projet avait été complète

à ce point et qu'elle faisait faire à son esclave un pas décisif vers une nouvelle étape de la métamorphose.

Elle ne le savait pas, mais sa finesse avvertie, aiguisée par la perversité à laquelle elle s'adonnait, le lui faisait pressentir. Elle sentait confusément qu'en dirigeant le jeune de Montignac vers le théâtre, elle avait eu une inspiration géniale et qu'il était tout indiqué d'exploiter à fond cette idée.

Elle se disait que l'atmosphère des coulisses et celle de la scène pousseraient merveilleusement à l'éclosion du germe déposé et qu'elle ne pouvait rien rêver de mieux pour parfaire l'œuvre des agents extérieurs, vêtements, accessoires de toilette, bijoux, épilation, maquillage.

Elle s'employa donc à accentuer les effets obtenus. Une publicité habile attira l'attention du public sur la débutante; dans les comptes-rendus le nom de Fridoline fut glissé, accompagné d'appréciations élogieuses; il se détacha en vedette sur l'affiche, aussitôt après celui des étoiles de première grandeur; la photographie de l'énigmatique théâtrale fut même insérée dans le programme et tous les spectateurs purent, avant le lever du rideau et pendant les entr'actes, observer le visage beau et légèrement inquiétant de l'artiste qui avait su, dans un petit rôle, se tailler un succès personnel; tous détaillaient avec intérêt cette étrange et originale beauté, la face d'idole qui devait cette apparence à ses parures et à son maquillage autant qu'à son expression.

Myrtille avait payé ce qu'il fallait et elle ne regrettait pas son argent, car la publicité faite sur le nom de Fridoline affirmait une fois de plus la puissance créatrice de la fée perverse qui avait accompli un miracle. Il n'était plus question ni de Fred, ni du garçon turbulent depuis longtemps disparu, ni de l'adolescent qu'il n'avait pu être; il n'y avait qu'une belle fille énigmatique vers qui montaient l'admiration et même le désir de la foule.

C'était bien parce qu'elle avait fait de son esclave une femme que Myrtille pouvait risquer toute cette publicité sur le nom de la nouvelle étoile qui se levait au firmament théâtral.

Fred s'en rendait compte; il savait qu'aucune de ces satisfactions d'amour-propre ne serait venue à lui s'il était resté un garçon; c'était comme femme qu'il triomphait; le jeune homme qu'il n'avait pas eu le temps d'être n'existait pas; il n'y avait qu'une belle fille, troublante, désirable, et qui jouissait d'une façon équivoque, du trouble qu'elle faisait naître, des désirs qu'elle éveillait.

La publicité intensive faite autour de la revue attirait dans la vaste salle de l'Empire-Théâtre un public de plus en plus nombreux et de plus en plus trépidant. Stimulé par les acclamations enthousiastes qui saluaient chacune de ses apparitions, Fridoline se surpassait. Il avait des trouvailles d'intonations et de gestes pour détailler les couplets qui célébraient l'empire de la femme et les moyens par lesquels elle l'exerce; il se montrait d'une coquetterie raffinée lorsqu'il insistait sur le luxe de ses dessous vaporeux et parfumés, sur la somptuosité de ses chaussures à talons extravagants et de ses longs gants miroitants, sur la profusion des bijoux scintillant le long du cheveau glacé et sur l'écrin des chairs laiteuses; il était étrangement provocant lorsqu'il soulignait le charme à demi dévoilé des trésors charnels cachés par le corset bas et recouverts par la retombée du collier de perles à rangs multiples; il devenait irrésistible lorsqu'il vantait les extraordinaires pendants d'oreilles dont la splendeur mouvante encadrait son visage d'idole fardée, l'attirait subtil et divers de cette prestigieuse parure qui lui rappelait les inoubliables émotions du percement d'oreilles: son appréhension et sa résistance, la contrainte qu'il avait subie, l'apparat de l'opération transformée en une cérémonie rituelle, la souffrance aiguë de sa chair blessée et saignante, ses vaines révoltes, son humiliation sans nom, sa rage impuissante et le sentiment de déchéance et de sujétion qui l'avait accablé sous le poids de la fatalité qui lui imposait un stigmatte indélébile et devait avoir sur son avenir une influence décisive<sup>1</sup>...

---

1. Allusion rapide à la scène décrite dans *Frédérique*, du même auteur, édité par SELECT-BIBLIOTHÈQUE.